

DISCUSSIONE

E. COSERIU: *Vorrei fare due piccole osservazioni all'amico De Mauro. La prima, a proposito dell'assolutezza dell'intuizione crociana: non si può, in realtà, opporre questa absolutezza a un dato empirico della non absolutezza del parlare quotidiano — come De Mauro ha fatto, per lo meno apparentemente; e certamente De Mauro sarà d'accordo con me, perché questa absolutezza non ha assolutamente nulla a che vedere con una absolutezza assunta per il soggetto empirico; si tratta di absolutezza che riguarda il soggetto universale, ossia lo spirito in quanto creatore, e non, per esempio, Tullio De Mauro che parla in un certo momento e Eugenio Coseriu che parla in un certo momento.*

E un'altra osservazione a proposito del dissenso di De Mauro circa l'uso chomskiano del termine creatività: io non mi oppongo assolutamente a che chiunque adoperi i termini come vuole, purché si capisca più o meno; non voglio neanche che definiscano i termini, se più o meno si capiscono da un contesto determinato, purché si tratti di appellativi; se invece si tratta di nomi propri, allora voglio che, se si dice Aristotele, s'intenda quell'Aristotele stagirita e non eventualmente un altro immaginato. Quindi l'unica cosa che ho detto appunto (a cui De Mauro si riferiva) era stata questa: « Non bisogna confondere questa creatività di cui parla Chomsky, come Chomsky stesso lo fa, con la creatività di Humboldt »; e intendevo appunto Wilhelm von Humboldt. Qui o non si può confondere questa creatività (ma Chomsky ci dice che è la stessa creatività di Humboldt) oppure parla di un altro Humboldt, e se parla di un altro Humboldt allora ce lo deve dire. Ci deve dire: « Guardi che io ho immaginato un Humboldt che potrebbe essere molto simile a Chomsky, e di questo Humboldt parlo, non di quello che conoscono loro ».

À propos du rapport de mon ami Hilty, en ce qui concerne la critique, plus ou moins sous-jacente, qu'il a faite de la méthode paradigmaticque, il faut ceci: la méthode paradigmaticque ne veut pas tout faire, la méthode paradigmaticque n'est pas une méthode qui vous dise quels sont les emplois d'un mot donné. Il ne s'agit que d'établir les fonctions oppositives. Évidemment pour établir les emplois il faut considérer d'autres aspects: il faut considérer aussi, par exemple, l'emploi métaphorique, métonimique, et ainsi de suite. Mais tout ceci est dit, disons, dans le fondement même de la méthode paradigmaticque, qui signale les niveaux auxquels elle se situe et quels sont les sèmes dont elle veut parler. Dans ce sens de la méthode paradigmaticque, le signifié de voler n'est pas une structure; il y a une structure uniquement dans la mesure dans laquelle vous opposez, par exemple, voler à marcher et à nager, et ainsi de suite. On ne peut pas établir des sèmes dans le sens paradigmaticque en disant: « Voyez: une pierre vole d'une façon différente et un avion vole d'une autre façon ».

Du reste, il y a une contradiction, il y a une aporie dans la méthode

syntagmaticque, que notre cher ami Hilty nous propose: il a prononcé lui-même la phrase très dangereuse: « il faut considérer un signe dans tous les contextes ». Or, tous les contextes sont infinis et, par conséquent, ceci n'est pas possible, et le problème c'est plutôt le problème d'établir comment, de quelle façon, les sujets parlants peuvent employer des signes dans des contextes parfaitement neufs ou bien si le sujet parlant, n'ayant pas constaté ce contexte, reste [...] ou bien s'il ajoute dans ce contexte, tout à fait neuf, par exemple, des sèmes.

A mon avis, c'est plutôt la structure sémique qui permet précisément l'emploi dans toute une série de contextes et même dans des contextes qui n'ont pas encore été constatés, et non pas le contraire. Du reste cette aporie a été déjà constatée aussi pour la phonétique, pour la nécessité d'établir la fonctionnalité des phonèmes, dans un article très intéressant de David Abercrombie, lequel a signalé que, par exemple, parler du signifié comme la distribution totale, la distribution dans tous les contextes, ne signifie absolument rien, ou bien c'est vide de sens, parce que personne n'a jamais constaté cette distribution et puisque on ne peut pas la constater.

Encore quelque chose à propos du sème en tant qu'universel. Je ne sais pas si M. Hilty voulait faire cette distinction ou s'il ne voulait pas la faire. Le sème en tant que catégorie, oui, sans doute, on peut admettre que ceci est un universel. Mais ce qu'on dit dans la grammaire générative et dans la sémantique générative est autre chose: ce n'est pas que la catégorie soit universelle, on dit que les sèmes énumérés sont universels. Ça c'est toute autre chose. C'est à dire, on peut parfaitement dire: le sème est une catégorie universelle, mais les sèmes ne sont pas universels, c'est une classe que peut être infinie.

H. GAUGER: *Moi aussi, je voulais parler de la créativité, mais je laisse tomber ce point, puisque je crois que tout a été dit. Une remarque tout d'abord quant à l'exposé de M. Tullio De Mauro, remarquable, d'ailleurs, et non seulement au point de vue rhétorique. Je dirais tout d'abord quelque chose sur les relations entre la langue, la linguistique et la logique. Je crois qu'il faut distinguer ici plusieurs choses. Il faut voir d'abord que toute science, évidemment, doit être logique, indépendamment de la nature de son objet d'étude; elle doit être logique dans le sens, évidemment, qu'elle doit suivre dans ses démarches les règles de la logique et qu'elle doit se soumettre évidemment à certaines exigences de la logique tout au moins. Une science a-logique serait évidemment une contradiction en elle-même. Mais il faut séparer très nettement de ce point de vue un autre point de vue, celui qui concerne la nature même de l'objet de la linguistique, c'est-à-dire la langue. Et là on dit très souvent: « La linguistique doit être logique parce que son objet, la langue, est régie par les mêmes règles, par les mêmes lois que la logique. La linguistique doit être logique parce que les caractères constitutifs de la langue et les caractères constitutifs de la logique sont les mêmes ».*

tions encore mal étudiées la cause profonde d'évolution, c'est-à-dire les pourquoi des transformations sur le plan diachronique.

N. CORBETT: Je ne parle pas en spécialiste de grammaire générative, et je ne comprends pas exactement ce que vous entendez par restrictions. Je voudrais dire que la phonologie générative telle qu'elle a été élaborée jusqu'à présent s'applique spécifiquement à la synchronie. On ne peut pas l'appliquer telle quelle à la diachronie. Il faudrait donc élaborer des méthodes spéciales pour la diachronie. Je crois qu'il est possible de comprendre qu'on n'a pas épuisé toutes les possibilités d'explication linguistique interne jusqu'à présent; je crois qu'on peut faire davantage en termes linguistiques propres, en prenant la langue, d'une part, du côté parole et en même temps du côté langue. C'est-à-dire, si on tenait à expliquer les changements linguistiques uniquement du côté langue, du côté abstrait, je crois qu'on finirait par ne jamais comprendre parfaitement les changements linguistiques. Il y a les deux côtés: la langue n'existe pas sans la parole, la compétence n'existe pas sans la performance. Il y a une action réciproque qui explique, en partie du moins, les changements. M. Coseriu a parlé également de la simplification qui complique. C'est un fait réel, il y a des simplifications, et il y a en contrepartie des complications. Il se peut également qu'il y ait des simplifications systématiques, qui se reflètent par la complication.

M. MANOLIU: Mon point de vue n'est pas le point de vue phonologique. Je dois avouer que je n'aime pas trop la phonologie. Je parlerai de la grammaire proprement dite générative. Les restrictions dans la grammaire ne concernent que la synchronie. C'est difficile de dire maintenant qu'on pourrait trouver une réponse aux questions concernant les causes linguistiques dans leurs restrictions. Tout ce que peut faire en ce moment la grammaire générative c'est, si je ne me trompe, de décrire synchroniquement deux étapes différentes d'une langue et d'établir les différences. C'est tout à fait ce que faisait au commencement le structuralisme linguistique: il s'agit donc seulement de comparer deux étapes de langue décrites d'après le modèle génératif.

N. CORBETT: Les restrictions sur les changements linguistiques? Je crois qu'il faut admettre qu'il y en a, autrement toute innovation serait possible. Et s'il y a des restrictions, il s'agit de les identifier par rapport à un système de contrôle extrêmement long à expliquer.

E. COSERIU: J'ai tout d'abord une question à poser à Mme Manoliu et à M. Heilmann en même temps. Ils ont parlé du changement syntaxique. Evidemment, il n'y a pas d'unité à présent en ce qui concerne le changement syntaxique et la grammaire générative, parce qu'il y a deux conceptions entièrement différentes de la syntaxe, alors qu'en principe il n'y a qu'une conception de la phonologie. De ce fait l'on a, d'un côté,

le changement syntaxique en tant que changement de transformations, ou bien des règles dites de redondance (et ceci si l'on avait une structure syntaxique de base), et de l'autre côté on a uniquement des transformations de la surface, si l'on admet une structure syntaxique identifiée à la structure du contenu de la pensée ou de la réalité elle-même, comme on le fait en sémantique générative. Et à cet égard il faudrait prendre position. J'invite les représentants du transformationnalisme à prendre position pour la structure de base syntaxique et le changement dans la transformation, etc., ou bien pour la structure de base appelée sémantique.

Et d'autre part il faut se demander quelle est la valeur, en ce qui concerne la langue, des deux positions. Je ne vois pas ici de changements fonctionnels de la langue examinés en tant que tels. Les fonctions de la langue, d'une langue en particulier, me paraissent être ignorées, aussi bien dans la conception syntaxique que dans la conception sémantique de la structure profonde. Prenons l'exemple de l'article dans lequel Mme Lakoff — et je m'adresse ici à M. Heilmann — découvre la typologie, mais une typologie très « pré-scientifique ». Dans cet article l'on a ceci: on admet, en tant qu'explication de l'article dans les langues romanes, ou bien article non segmentalisé en latin mais segmentalisé dans les langues romanes, ou bien l'on admet une règle de suppression dans des segments existants en tant que tels dans la structure profonde. Dans le cas de l'article indéfini UNUS on aurait certainement, selon Mme Lakoff, la suppression de quelque chose de présent dans la structure profonde. Or, que signifie ceci? Cela veut dire qu'en latin il n'y avait pas d'articles et que dans les langues romanes il y en a un.

Je voudrais aussi poser une question à M. Corbett, en ce qui concerne l'addition des règles. Je vois dans la littérature générativiste à cet égard une confusion logique constante entre l'addition d'une règle dans la langue et l'addition d'une règle dans la grammaire pour passer d'un état de langue à un autre. Et dans ce deuxième sens, en réalité, toute règle nouvelle implique une addition de règle, soit une méta-règle A remplacée par une méta-règle B. Dans ce cas la perte d'une règle est aussi addition d'une règle parce qu'il faut avoir une règle qui vous fasse perdre la règle. Et naturellement le changement de l'ordre des règles est aussi une nouvelle règle. D'autre part l'addition des règles est en même temps l'un des types d'addition de la règle, et ce fait n'a pas été exactement interprété jusqu'à présent. On se demande si effectivement il y a des additions de règles dans la langue, et dans quel sens; parce que les additions de règles qui ne sont pas remplacements, modifications d'une autre règle, sont en réalité très peu nombreuses. Il y a des règles de réalisation, par exemple, d'un phonème dans un certain contexte. Quant à la possibilité d'interpréter les règles nouvelles comme des élargissements des règles plus anciennes, la thèse de M. Foley de l'élargissement est extrêmement intéressante en elle-même, mais on se demande où était la règle pendant tout ce temps-là entre l'application en latin et l'application en espagnol.

Par exemple, cette même règle de M. Foley dit qu'on élargit la règle de la sonorisation: en latin on aurait eu sonorisation uniquement dans le cas de l'intervocalique; mais qu'on ne pourrait pas l'avoir en latin parce que *v/s/* est devenu */r/*; en espagnol on a plus tard sonorisation généralisée: non pas *v/s/* uniquement, mais le */t/*, */p/*, */k/*; or, si cette règle avait modifié *v/s/* en */z/*, et ensuite si le */z/* s'était modifié en */r/*, où se trouvait la règle pour que les sujets parlants de quelques siècles plus tard puissent la généraliser? Il en est de même en ce qui concerne la règle de la syncope, etc. Je ne veux pas parler des exemples qui apparaissent dans l'article de M. Foley, qui malheureusement ne correspondent que rarement à la réalité linguistique de l'espagnol.

N. CORBETT: Il faut admettre que dans la grammaire générative on a accordé relativement peu d'attention au phénomène de l'addition des règles par rapport à l'attention qu'on a portée sur le phénomène contraire de la simplification. Pourtant le phénomène de l'addition est selon Chomsky et Halle le phénomène le plus rudimentaire de la langue. Et je crois qu'il faudrait accorder plus d'attention à ce phénomène. Autre problème: on dit que l'enfant est incapable de compliquer sa grammaire, donc je le suppose incapable d'ajouter des règles anormales ou des règles qui compliquent. Alors, qui ajoute ces règles? Est-ce bien l'adulte? Si c'est bien l'adulte, pourquoi a-t-il si peu conscience d'ajouter ces règles qui compliquent? Donc, quant au problème de l'addition de règles en termes très spécifiques, j'admets que certains processus sont déjà existants dans la langue et se généralisent ensuite. Prenons un exemple hypothétique. A supposer qu'en français le phonème de base */u/* se transforme en */y/* exclusivement devant voyelle haute et voyelle avancée */i/*. Voilà une règle naturelle et assimilatrice. Supposons maintenant qu'elle se simplifie et que */u/* se transforme en */y/* devant toute voyelle d'avant: processus naturel de simplification. Supposons ensuite que */u/* se transforme en */y/* dans tout contexte. Il s'agit toujours d'un processus « naturel » au départ, devenu « anormal » à la fin. Il y a la possibilité que ces règles purement phonétiques se logent dans la phonologie de la langue en se simplifiant.

Autre exemple de réponse profonde: un processus de simplification phonétique que j'ai étudié il y a quelques années. Il s'agit de la convergence tendancielle des formes *cantamos* et *cantamos*, le présent étant *cantamos* et le parfait étant aussi *cantamos*. Dans toutes les langues romanes vous avez la règle tendancielle de la dégémination acceptée à peu près partout, sauf bien entendu en italien, qui aurait dû faire converger ces formes. La convergence est attestée en espagnol: il s'agit là d'une règle naturelle synchronique, phonétique, qui se produit en espagnol et est acceptée. Ce qui semble prouver qu'il n'y a pas homonymie intolérable: les espagnols moyens n'ont pas conscience d'ambiguïté, il y a d'autres mécanismes de désambiguïsation. Mais dans toutes les autres langues romanes il y a eu une nouvelle différenciation qui — à mon avis — est

morphologiquement conditionnée; pour ne prendre que l'exemple du français ancien: vous avez la forme du présent *cantamos* qui se différencie en *cantomos*, ce qui donne la forme *chantons* en français moderne. Vous avez donc interdépendance de deux sortes de règles: d'abord règle phonétique, syncrétique, naturelle, ensuite règle anormale, réponse morphophonématique à un exemple de convergence.

M. MANOLIU: En ce qui concerne les différences entre les méthodes et les modèles génératifs, la réponse à la question de M. Coseriu est trop simple, c'est-à-dire: qu'il s'agisse de la sémantique générative ou de la néo-chomskienne il y a quand même une partie des règles de base qui produisent la structure profonde, qui ne doivent pas changer, tandis que dans la sémantique générative cette partie inchangeable, la structure profonde en tant que structure invariable, n'existe plus. Donc, pour le moment, pour les générativistes il n'y a qu'une réponse. Les règles changent. Pourquoi changent-elles? On n'a pas encore de réponse théorique mais des explications particulières pour quelques phénomènes, explications — du reste — souvent très acceptables.

H. LÜDTKE: Je pense avoir la réponse à la question posée par Mme Manoliu. Malheureusement je n'ai pas le temps de développer ici toute ma théorie. J'ai déjà donné quelques exemples dans « *Phonetica* » et dans « *Folia linguistica* », mais je voudrais faire quelques considérations sur un sujet qu'a touché M. Heilmann, en disant que la tâche de la linguistique future sera l'explication du changement linguistique. Je voudrais apporter trois considérations: l'une d'ordre épistémologique, une autre d'ordre universel, la troisième au niveau général.

La considération au niveau épistémologique: je crois qu'il faut faire la part de la graphie dans l'explication du changement linguistique. J'ai l'impression que notre instrument de travail, l'instrument que nous appliquons à l'étude du changement linguistique, est en grande partie faussé par ce que nous impose notre écriture. Donc il faudrait débarrasser la linguistique de tous les mirages auxquels elle est sujette, à cause d'un système déterminé d'écriture. Je développerai ce point au cœur de la table ronde sur « *Langue parlée et tradition écrite au moyen-âge* ». Puis il faut faire la distinction entre phénomènes continus et phénomènes discrets. Malheureusement notre instrument de travail nous permet d'étudier seulement à un certain degré les phénomènes discrets, mais il est complètement inadéquat pour les phénomènes continus.

Une seconde considération au niveau universel: dans l'étude des changements linguistiques il faut distinguer entre une espèce de mécanisme de changement qui se produit par les individus parlants mais sans qu'ils aient la possibilité de s'en défaire; c'est-à-dire un mécanisme de changement qui se produit malgré les individus parlants mais grâce à leur action. Et ce mécanisme porte inévitablement vers la diversification des systèmes linguistiques. Donc, pour qu'il n'y ait pas trop de dispersion,

pour que la compréhension linguistique ne devienne pas impossible, il doit y avoir une composante contraire, c'est-à-dire une tendance vers la convergence linguistique: donc l'abandon de normes individuelles, locales, régionales, en faveur de normes de plus large diffusion.

Une troisième considération sur le niveau général: il y a deux tendances dans une certaine mesure indépendantes et dont les effets s'opposent et s'éliminent: c'est une tendance vers la réduction phonique (c'est-à-dire en quelques mots que le changement phonétique porte toujours inévitablement à la réduction: tout ce qui en apparence peut sortir de ce cadre peut très bien s'expliquer comme phénomène secondaire) et, pour que la substance phonique d'une phase donnée ne devienne pas trop courte, trop réduite, au cours des siècles, il faut qu'il y ait une tendance contraire qui existe dans le plan lexico-syntaxique, c'est-à-dire le développement au niveau lexical et syntaxique porte la langue vers l'augmentation, vers l'amplification. Et les deux effets, c'est-à-dire la réduction phonique et l'amplification lexicale et syntaxique, ont ensemble un effet neutre. Les langues changent, mais restent en équilibre quantitativement tout en changeant qualitativement.

E. COSERIU: Il serait trop long de répondre à toutes les remarques intéressantes de M. Lüdtke. Je voudrais seulement faire une petite remarque en ce qui concerne le rapport grapho-phonologique. Il s'agit ici d'une thèse très particulière à M. Lüdtke, selon laquelle les graphies alphabétiques auraient pour ainsi dire déterminé la conception du caractère discret du phonème. Selon M. Lüdtke il n'y aurait qu'une seule origine historique de lecture alphabétique et, plus précisément, une origine grecque, soit un modèle unique et non universel. Je voudrais simplement dire qu'on ne pourra pas être d'accord avec M. Lüdtke à cet égard; que l'écriture alphabétique en réalité reflète l'intuition phonologique, non pas le contraire; que l'on ne peut pas dire que l'écriture alphabétique soit née une seule fois dans l'histoire de l'humanité: au 15^e siècle un grand roi de Corée inventa une écriture parfaitement alphabétique qui n'est pas seulement syllabique, mais qui est en même temps phonétique et syllabique.

B. POTTIER: Je suis un peu inquiet devant les notions de simple, simplicité, simplification, complexe, complexité, qui sont des notions très peu scientifiques; je n'en dis pas plus. Mais je suis certain que dans trois ans les personnes qui emploient ces termes pourront les définir nettement, et on verra à ce moment-là le poids de ces concepts.

ROMANIA MEDITERRANEA E MEDITERRANEO NON ROMANZO

TAVOLA ROTONDA